

Charles de Gaulle

*Mémoires de guerre*De Gaulle, Charles, *Mémoires de guerre*. Paris. Gallimard. Pléiade. 2000. p. 1 à 875.

Conclusion.

La lecture de ces Mémoires permet de mesurer le caractère vague de nos connaissances sur cette période sombre de l'histoire de notre pays. Les beaux contes sur la résistance, les illusions sur les démocraties et leurs prétendues valeurs, les sornettes sur la solidarité du monde libre sont révisés à la baisse. Les temps de crise nécessitent, dit-on, un homme providentiel. En 1940, émerge une haute silhouette, celle du Gal de Gaulle qui a su dire non. Non à la défaite ! Dès le 18 juin, il déclare que « la France doit être présente à la victoire ».

Cet Appel vient d'un homme élevé dans l'amour de son pays. C'est au nom de cet amour qui touche au mysticisme – mais n'était-ce pas une époque d'Amour fou ? –, qu'il refuse de s'incliner. Bientôt cinquantenaire, il est sorti de Saint-Cyr, connaît l'histoire des conflits et a vu la « chute » venir. Il montre une grande intelligence des situations, une étonnante clairvoyance sur les intentions réelles et une remarquable capacité d'anticipation : dès qu'Hindenburg confie le pouvoir à Hitler en 1933, il tire la sonnette d'alarme (vol. I) ; il récidive après l'Anschluss (vol. II) et il tente de secouer les dormeurs par un Mémoire peu avant la défaite (vol. III). Tous ses textes sont détaillés et chiffrés. Cela est aussi valable pour le problème social lié au problème militaire ; il considère que chaque homme doit avoir les moyens matériels de mener sa vie dignement ; il parle, dès 1941, de la participation des travailleurs à la gestion et aux bénéfices des entreprises et il insiste encore dans sa Déclaration du 23 juin 42 publiée dans les journaux clandestins : « La sécurité nationale et la sécurité sociale sont, pour nous, des buts impératifs et conjugués ». Cela est certes sa conviction profonde, mais aussi une pierre lancée dans le jardin du P.C.F., soutien de la révolution soviétique qui, avec Staline, a sombré dans la pire des dictatures. De Gaulle est encore un formidable stratège ; tout constat de situation à dénouer débouche toujours sur une solution et pour toute solution, il élabore un plan auquel il renonce rarement.

Il arrive les mains nues à Londres – « Comme elle est courte l'épée de la France » –, mais il est rejoint par des êtres compétents et « résolu » – il dresse un beau portrait de l'homme « résolu » p. 82 –, aussi bien des militaires, que des économistes, des spécialistes de l'information et des services secrets, des juristes – le grand professeur René Cassin qui, à la Libération, participera à la création des Nations Unies ainsi qu'à la rédaction de la Déclaration universelle des droits de l'homme pour laquelle il a imposé l'adjectif « universelle » – etc. Car il faut tout, absolument tout, construire, hors sol, en Algérie où il se replie pour constituer un gouvernement parallèle à celui de Vichy. Il tente de couvrir tous les domaines d'un l'État et met à la tête de chacun la personne qui lui semble la plus compétente. Pour le champ de bataille, il fait en sorte que ses quelques pauvres forces armées disponibles soient présentes sur tous les fronts.

Cela ne fut possible que grâce à l'aide des Alliés, la Grande-Bretagne d'abord, puis les USA. Les relations avec les Alliés constituent quasiment un second front, si ce n'est le principal, car accepté à la table des nantis pour se voir offrir la part du pauvre, de Gaulle prétend participer à la composition du menu. Il ne supporte pas l'ingérence et refuse de participer à toute action dont il n'aurait pas pris, aux côtés des Anglo-saxons, la décision. Il souligne son admiration pour les hommes pour mieux faire ressortir les contraintes qu'on lui imposait : empiétements constants, incidents répétés, dont les moindres n'étaient pas de retenir les nouveaux arrivants à Londres pour les interroger, de s'immiscer dans la résistance intérieure ou de ne pas fournir le matériel nécessaire au combat. En 1943, avec la participation active des USA : « Au cœur de l'Angleterre concentrée et résolue, un froid glacial nous enveloppait » dit-il, d'où son installation à Alger que les USA essaieront de contrôler. En effet, une certaine union militaire ne masque pas la constante rivalité politique constante, car « la diplomatie, sous les conventions de forme, ne reconnaît que des réalités » (449) et la réalité, c'est l'impérialisme : Roosevelt entre en fureur lorsque de

Gaulle rallia Saint-Pierre-et-Miquelon. En privé, il l'appelle « prima donna » et parle à son sujet de « complexe de Jeanne d'Arc ». Cependant la coopération est inévitable, les territoires d'outre-mer servent de relais aéronavals et le nickel calédonien est convoité.

Quant à l'URSS, de Gaulle mesure les effets d'une dictature dans laquelle « par système, la personnalité de chacun s'estompait dans une grisaille qui était le refuge commun ». Il rend visite à Staline pour tenter d'équilibrer le jeu des Alliés d'une part et pour aborder, « en vain », le problème polonais où un gouvernement pro-communiste, le comité de Lublin, avait été mis en place, en dépit de l'existence d'un Gouvernement polonais internationalement reconnu et siégeant à Londres. Il montre en Staline le gros mangeur, et le tyran qui, à l'issue d'un entretien, lance à son traducteur : « Tu en sais trop long, toi ! J'ai bien envie de t'envoyer en Sibérie ! ».

« Cependant, devant l'énormité des ressources américaines et l'ambition qu'avait Roosevelt de faire la loi, et de dire le droit dans le monde, je sentais que l'indépendance était bel et bien en cause. », analyse le Général. Car, telle est sa grande préoccupation : l'indépendance. Selon lui, le désir des alliés est d'empêcher la France comme puissance souveraine. Churchill vise l'hégémonie en Méditerranée orientale, quant à Roosevelt, il souhaite les possessions françaises en Extrême-Orient surtout, les deux pensant à un directoire mondial à quatre (Chine, G-B, URSS et USA). De Gaulle évoque l'opération d'asservissement de « la noble et vaillante Pologne », à laquelle les Alliés refusent des avions pour soutenir leur résistance. Sans compter, la monnaie émise par les Alliés et distribuée lors du débarquement – les fameux billets drapeau de cent francs qui circulèrent de juin à août 1944 et que de Gaulle fit retirer – entre autres faits pour s'assurer l'hégémonie. La préoccupation constamment réitérée du Général est de « ne dépendre que de nous-mêmes », de « ne jouer que le jeu français ».

On peut se demander pourquoi lire ces Mémoires quatre-vingts ans plus tard. Certes de Gaulle écrit de façon soignée ; il veut séduire car sa seule légitimité est sa popularité, d'où un style qui peut paraître grandiloquent, qui tient de l'art oratoire, les exordes et les péroraisons étant particulièrement soignées ; il déploie souvent un lyrisme touchant ; les portraits sont parfois piquants. Mais ce n'est pas une lecture qui procure un plaisir jubilatoire. En revanche, ces Mémoires sont une formidable source d'enseignements et ne peuvent que nourrir la réflexion, dans la période de tous les dangers que nous vivons, à l'heure où les « politiciens¹ » – tendance dictateur affecté d'incontinence verbale – aboient à qui mieux mieux, confondant une tribune politique avec une piste de cirque.

¹ « Politicien », utilisé par de Gaulle dans ses conversations privées, ne figure pas dans le texte.